

SELECTION MILITAIRE (4)

Les Spartiates nous fournissent un remarquable exemple de sélection artificielle appliquée à l'homme et sur une grande échelle; chez eux, en vertu d'une loi spéciale, les enfants subissaient, aussitôt après leur naissance, un examen rigoureux, un triage. Tous les enfants faibles, malades, entachés de quelque vice corporel, étaient mis à mort. Seuls, les enfants parfaitement sains et robustes avaient le droit de vivre et seuls, plus tard, ils se reproduisaient. Par ce moyen, non seulement la race spartiate se maintenait dans un état exceptionnel de force et de vigueur, mais encore, à chaque génération, elle gagnait en perfection corporelle. Sûrement, c'est à cette sélection artificielle que le peuple de Sparte dut ce haut degré de force virile et de rude vertu héroïque par lequel il s'est signalé dans l'histoire de l'antiquité.

Beaucoup de ces tribus d'Indiens Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, qui actuellement sont refoulées dans la lutte pour l'existence par la prépondérance de la race blanche, en dépit de la plus héroïque résistance, doivent aussi leur grande force corporelle et leur vaillance guerrière à un triage minutieux des nouveau-nés. Là aussi tous les enfants débiles ou atteints d'un vice corporel quelconque sont mis à mort; seuls, les individus parfaitement robustes sont épargnés et perpétuent la race. Que par l'effet de cette sélection artificielle, continuée durant de nombreuses générations, la race soit considérablement fortifiée, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute et ce qui est suffisamment démontré par quantité de faits bien connus.

C'est tout à fait à rebours de la sélection artificielle des Indiens et des anciens Spartiates que se fait dans nos modernes Etats militaires le choix des individus pour le recrutement des armées permanentes. Nous considérerons ce triage comme une forme spéciale de la sélection et nous lui donnerons le nom très juste de « sélection militaire ». Malheureusement, à notre époque plus que jamais, le militarisme joue le premier rôle dans ce qu'on appelle la civilisation; le plus clair de la force et de la richesse des Etats civilisés les plus prospères est gaspillé pour porter ce militarisme à son plus haut degré de perfection. Au contraire, l'éducation de la jeunesse, l'instruction publique, c'est-à-dire les bases les plus solides de la vraie prospérité des Etats et de l'enrichissement de l'homme, sont négligées et sacrifiées de la manière la plus lamentable. Et cela se passe ainsi chez des peuples qui se prétendent les représentants les plus distingués de la plus haute culture intellectuelle, qui se croient à la tête de la civilisation! On sait que, pour grossir le plus possible les armées permanentes, on choisit par une rigoureuse conscription tous les jeunes hommes sains et robustes. Plus un jeune homme est vigoureux, bien portant, normalement constitué, plus il a de chances d'être tué par les fusils à aiguille, les canons rayés et autres engins civilisateurs de la même espèce. Au contraire, tous les jeunes gens malades, dévies, affectés de vices corporels, sont dédaignés par la sélection militaire; ils restent chez eux en temps de guerre, se marient et se reproduisent. Plus un jeune homme est infirme, faible, étioilé, plus il a de chances d'échapper au recrutement et

de fonder une famille. Tandis que la fleur de jeunesse perd son sang et sa vie sur les champs de bataille, le rebut dédaigné, bénéficiant de son incapacité, peut se reproduire et transmettre à ses descendants toutes ses faiblesses et toutes ses infirmités. Mais, en vertu des lois qui régissent l'hérédité, il résulte nécessairement de cette manière de procéder que les débilités corporelles et les débilités intellectuelles qui en sont inséparables doivent non seulement se multiplier, mais encore s'aggraver. Par ce genre de sélection artificielle et par d'autres encore s'explique suffisamment le fait navrant, mais réel, que, dans nos Etats civilisés, la faiblesse de corps et de caractère sont en voie d'accroissement et que l'aliénation d'un esprit libre, indépendant, à un corps sain et robuste devienne de plus en plus rare.

Aux progrès de la débilité chez les peuples civilisés modernes, inévitable conséquence de la sélection militaire, vient s'ajouter un autre mal: c'est que la médecine contemporaine, quelque perfectionnée qu'elle soit, est encore bien souvent impuissante à guérir radicalement les maladies, mais elle est bien plus en état qu'autrefois de faire durer les affections lentes, chroniques, pendant de longues années. Or, précisément, des maladies de ce genre, fort meurtrières, comme la phthisie, la scrofule, la syphilis, et aussi nombre d'affections mentales sont tout spécialement héréditaires et passent de parents malades à une partie, quelquefois à la totalité de leurs enfants. Or, plus les parents malades réussissent, grâce à l'art médical, à prolonger longtemps leur misérable existence, plus leurs rejetons ont chance d'hériter de leur incurable maladie. Le nombre des individus de la génération suivante qui seront atteints grâce à cette sélection médicale, du vice héréditaire paternel s'accroît ainsi continuellement.

Si quelqu'un osait proposer de mettre à mort dès leur naissance, à l'exemple des Spartiates et des Indiens Peaux-Rouges, les pauvres et chétifs enfants, auxquels on peut à coup sûr prophétiser une vie misérable, plutôt que de les laisser vivre à leur grand dommage et à celui de la collectivité, notre civilisation soi-disant humanitaire pousserait avec raison un cri d'indignation. Mais cette « civilisation humanitaire » trouve tout simple et admet sans murmurer, à chaque explosion guerrière, que des centaines et des milliers de jeunes hommes vigoureux, les meilleurs de la génération, soient sacrifiés au jeu de hasard des batailles, et pourquoi, je le demande, cette fleur de la population est-elle sacrifiée? Pour des intérêts qui n'ont rien de commun avec ceux de la civilisation, des intérêts dynastiques tout à fait étrangers à ceux des peuples qu'on pousse à s'entre-égorger sans pitié. Or, avec le progrès constant de la civilisation dans le perfectionnement des armées permanentes, les guerres deviendront naturellement de plus en plus fréquentes. Nous entendons aujourd'hui cette « civilisation humanitaire » vanter l'abolition de la peine de mort comme une « mesure libérale »!

Son père et préparant à grand zèle la petite layette ornée de broderies, festons et rubans, qui depuis longtemps attendait, rangée en étalage dans un meuble Boulé. Le berceau, capitonné comme un écriain, est apporté au moment nécessaire, et pendant qu'on y couche l'enfant et que la mère, pâle et lassée, sourit faiblement dans ses dentelles, le père, joyeux de cette joie calme et pleine de quiétude qui est le propre de la richesse, vient annoncer aux parents et aux amis qui déjà se présentent tout prêts aux félicitations, l'heureuse naissance de ce nouveau rejeton de la classe dirigeante.

L'autre, au contraire, est né tout là-bas et tout là-haut, rue Mouffetard, au sixième étage, dans un bouge. — Dès les premiers symptômes du travail, laissant aux soins compatissants d'une voisine la femme qui git, dolente, sur un grabat, le père a couru, demi-vêtu, chercher la sage-femme du quartier dont on voit l'enseigne naïvement peinte au coin de la rue, ou bien quelque pauvre médecin de quartier, quelque prolétaire de la médecine qui vivra toute sa vie parmi les misérables, misérable aussi.

L'enfant venu tant mal que bien, on l'a emmaillotté d'un lange d'indienne taillé dans un vieux jupon de la mère, et on l'a couché dans le banal panier d'osier qui depuis quelques jours est préparé dans un coin du taudis. — Il fait froid dans la chambre carrelée; sous le toit que fouette la pluie: on couvre l'accouchée grelottante de toutes ses quelques hardes, on couvre aussi l'enfant d'un morceau de couverture grise; et l'homme, à la fois doucement et tristement ému, met gauchement sa blouse pardessus.

— Pauvres gens! pauvre petit! murmure tout bas le médecin qui descend à tâtons l'escalier glissant et inégal; et sa pensée s'achève par cette parole amère: « Encore un insurgé! »

Le premier va croître et prospérer, fort de cette santé qui s'appelle la richesse; et quand il aura quarante ans, qu'il sera dans la force de l'âge et parvenu au point culminant du bonheur humain, le second, lui, étioilé dès le berceau, vieilli prématurément, et sentant peser lourdement sur sa tête des années qu'il compte par ses chagrins et ses déboires, va succomber à un mal terrible dont il est frappé depuis le jour même de sa naissance, et qui s'appelle LE MAL DE MISÈRE.

APRÈS L'ORAGE (1)

Perceat!

(Écrit à Paris, 24 juillet 1848).

Les femmes pleurent pour se consoler; nous, nous ne savons pas pleurer. Au lieu de pleurer, je veux écrire, non pas pour peindre, pour expliquer la tragédie sanglante, mais simplement pour en parler, pour donner libre cours à la parole, aux larmes, à la pensée, à la bile. La force vous manque pour décrire, pour aller aux informations, pour juger. On entend encore les coups de feu, le galop de la cavalerie et le son lugubre, épais, des roues des affûts,

De l'autre côté de la rue, on construisait des barricades. Je vois encore ces sombres figures qui portaient des pavés; des enfants, des femmes aidaient. Un jeune polytechnicien monta sur une barricade, sans doute linie, y planta un drapeau et entonna la *Marseillaise* d'une voix basse et tristement solennelle, tous chantèrent avec lui; et les accords de ce chant grandiose sortant de derrière les pavés amassés vous serraient le cœur... le tocsin continuait. Cependant l'artillerie passait bruyamment le pont et le général examinait avec une lunette la position de l'ennemi...

On pouvait encore tout prévenir, sauver la république, la liberté de toute l'Europe, on pouvait encore arriver à une conciliation. Le gouvernement, obtus et maladroit, ne sut pas le faire; l'assemblée ne le voulait pas; les réactionnaires cherchaient une occasion de se venger, de verser du sang, de faire expier le 24 février; les engraisés du *National* leur fournirent des exécuteurs.

Eh bien, qu'en dites-vous, cher comte Radetzki, et vous, Excellence comte Paskewitch-Erivanski? Vous ne valez pas le petit doigt de Cavaignac, Metternich et tous les membres de la troisième section de la chancellerie privée de S. M. l'empereur de toutes les Russies ne sont que de bons enfants à côté d'une assemblée de boutiquiers enragés.

Le 26 au soir, après la victoire du *National* sur Paris, nous entendîmes des salves régulières, avec de courts intervalles... nous nous regardâmes involontairement, nous étions verts... « On fusille, » dismes-nous tous en même temps, et nous nous détournâmes les uns des autres. J'appuyai le front à la vitre. Pour de tels moments, on hait pendant dix ans, on se venge toute la vie. *Malheur à ceux qui pardonnent de tels moments!*

Après la boucherie qui dura quatre jours et quatre nuits s'établit le silence et une paix d'état de siège; les rues étaient encore fermées par des chaînes de soldats; de temps à autre, rarement, on rencontrait une voiture; l'arrogante garde nationale, avec une colère féroce et bornée sur le visage, gardait ses boutiques, menaçait de la crosse et de la baïonnette; les gardes mobiles, ivres et joyeux, circulaient sur les boulevards et chantaient « Mourir pour la patrie »... Des gamins de seize ou dix-sept ans se vantaient du sang de leurs frères caillé sur leurs mains; les bourgeois sortaient de leurs comptoirs pour saluer les vainqueurs et leur jeter des fleurs. Cavaignac promenait avec lui, dans sa calèche, un de ces monstres, qui avait tué des dizaines de Français. La bourgeoisie triomphait... et les maisons du faubourg Saint-Antoine fumaient encore, les murs fracassés par les boulets, croulaient encore, l'extérieur des chambres, naguère habitées, était là, béant, comme des blessures de pierre, les meubles brisés brûlaient çà et là, des morceaux de glaces reluisaient dans les décombres... Et où sont les habitants? Personne ne songeait à eux... à différents endroits on couvrait les rues de sable, mais le sang perceait tout de même... On défendait d'approcher du Panthéon, endommagé par les boulets; les boulevards étaient couverts de tentes, les chevaux rongeaient les arbres antiques des Champs-Élysées; la place de la Concorde était couverte de boîtes de foin, d'armures, de cuirasses, de selles; des soldats faisaient le pot-au-feu dans le jardin des Tuileries, auprès de la grille. Paris n'avait rien vu de semblable, même en 1814.

Quelques jours plus tard, Paris commença à reprendre son aspect habituel: des foules d'oisifs se répandirent sur les boulevards, des dames élégantes allaient, en calèche et en cabriolet, voir les maisons ruinées et les traces du combat désespéré... Seules,